

(VIII<sup>e</sup> ANNÉE.)

N<sup>o</sup> XXXVI.—TOME XV. 281

31 DÉCEMBRE 1828.

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES

DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.



LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

MODES.

LA NOUVELLE ANNÉE.

IL est huit heures du soir; l'année touche à sa fin; les magasins sont illuminés: des jeunes filles à l'air agaçant, à la tournure toute parisienne, s'empressent de satisfaire les caprices d'une jolie femme ou celui d'un enfant; les rues



sont obstruées par la foule qui va, vient, se précipite; les voitures se croisent; on entend et le grelot du cabriolet de place, et le cri de *gare* d'un important cocher, et les murmures du passant qui est ébloussé.

Cependant, au milieu de ce bruit, de cette activité, de ces lumières qui scintillent, le spectateur passif éprouve une émotion mélancolique; son cœur se serre, et il pense que, le plus souvent, l'égoïsme, l'intérêt et l'usage dirigent les actions de ceux qui l'entourent.

Un équipage brûle le pavé; il s'arrête chez Giroux; une femme, parée de ce que la mode a de plus gracieux, embellie par toutes les recherches de l'art, en descend et franchit avec légèreté la porte d'un magasin qui lui a été ouverte précipitamment: accoutumée à satisfaire tous ses caprices, rien ne lui plaît; elle choisit avec distraction quelques objets regardés par elle à cause de leur originalité; son regard, voilé par l'ennui, a repris un peu de vivacité, et des pièces d'or vont rouler sur le comptoir: un petit Savoyard est à la porte; il élève sa voix timide, avance son bonnet; mais la voiture est déjà loin, et l'enfant demande encore.

Un élégant hôtel est illuminé; il s'y donne une fête: une jeune personne, seule dans un salon richement orné, regarde la pendule avec impatience; une secrète espérance lui a fait hâter sa toilette; mais ses fleurs, posées avec moins de coquetterie, ne la rendent pas moins jolie. Il est arrivé celui qu'elle attendait; il offre une boîte de bonbons: les conventions défendent de donner davantage; mais un de ces demi-mots, qu'il n'appartient qu'à l'amour de comprendre, décèle à la jeune personne qu'un doux mystère est renfermé dans ces papiers élégans et jolis: une dame entre dans le salon; la jeune fille disparaît. Que l'année qui va commencer n'apporte pas de regrets à celle qui se cache de sa mère!

Mais une classe plus modeste présente un tableau différent: une jeune fille, à la démarche timide, se hâte de regagner sa demeure; sur ses économies, fruit de son travail, elle vient d'acheter à sa vieille mère un vêtement bien chaud; elle ne voit rien, ne désire rien, et cependant un petit schall la garantit à peine du froid.

Plus loin, un jeune homme en veste grise achète des oranges; il choisit les plus belles: une boîte en carton fa-



onné est sous son bras ; il regarde une fenêtre élevée , et , le cœur ému par l'espérance et le plaisir , il se dirige vers cette maison , où il est attendu ; un enfant vient à sa rencontre , et le précède vers les vieux parens qui le bénissent et la femme qu'il aime.

Ainsi , cette époque de l'année produit des impressions bien diverses : l'enfance la voit arriver avec plaisir ; la jeunesse s'en applaudit encore , parce qu'elle n'envisage qu'un avenir heureux ; mais , plus tard , quand ces brillantes et douces illusions sont détruites , une nouvelle année n'amène plus d'espérances de bonheur : on la voit arriver avec indifférence ; elle s'écoulera lentement , comme celle qui l'a précédée.

— Un béret très-élégant , destiné à une grande soirée , était en velours bleu-de-ciel , forme espagnole , très-penché sur un côté et soutenu sur le front par une guirlande de feuilles d'argent ; plusieurs torsades en argent formaient une demi-résille au-dessus du fond du béret , et se réunissaient sous deux glands qui tombaient sur le cou.

— Au spectacle , on voit force bonnets en blonde , qui , par leur énorme ampleur , peuvent se classer dans la catégorie des bérets , peut-être même bientôt dans celle des chapeaux ; car il est des ailes de ces bonnets qui dépassent presque les épaules ; la plupart des blondes qui les garnissent sont rejetées en arrière par les fleurs qui ornent le devant des bonnets. Les plus élégans ont le fond ouvert , de manière à laisser apercevoir les cheveux.

— Quelques femmes portent , chez elles , des bérets en velours vert ou pensée ; le fond en est carré , comme les bonnets à la polonoise. Une longue cordelière fait trois ou quatre fois le tour de la tête et se noue sur le côté.

— Le stuff se porte toujours pour négligé , mais *premier négligé* ; car , à deux heures de l'après-midi , il ne serait pas convenant qu'une élégante portât une étoffe dont le prix modique pourrait indiquer une vue d'économie.

— Les mérinos brochés , les cachemires unis , les satins , et autres étoffes en soie , sont les robes vraiment comme il faut pour porter en demi-toilette.

— Nous avons remarqué , dans une soirée , une très-jolie robe en gaze-cachemire blanche ; le volant était bordé d'une



guirlande de feuilles de chêne ornée de ses glands, brodée en soie verte parfaitement nuancée; la même guirlande, brodée sur le jupon, formait la tête du volant, et se retrouvait sur la ceinture, autour de la poitrine et des jokeys. La dame qui portait cette robe avait une guirlande de petites bruyères vertes sur le front, et des branches de bruyères entremêlées dans les coques de cheveux.

— Une robe en satin couleur grenat, garnie d'un large ourlet, au-dessus duquel étaient quatre ou cinq petits rouleaux, ayant un corsage uni garni de blonde et des manches en gaze riche, formait aussi une jolie toilette de soirée.

— En recommandant de nouveau les jolies robes en application de rubans sur tulle, gaze, etc., dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, nous rectifions l'adresse de la maison où ces objets s'exécutent, qui est celle de M<sup>lle</sup> Margat et C<sup>ie</sup>, rue Mauconseil, n° 12.

— On emploie, au lieu de jetons pour jouer à l'écarté, de petites tablettes en ébène ou ivoire, sur lesquelles cinq petites boules en acier ou en or marquent, au moyen d'un ressort, les points gagnés.

— Un des plus jolis genres de semainier offre, au lieu de fiches pour retenir les cartes, autant de papillons de couleurs différentes, qui, placés sur un fond noir ou blanc, produisent un effet charmant.

— On fera usage, cette année, d'une grande quantité de boîtes de Spa pour offrir des bonbons; la variété de leur forme, celle de leur peinture, ne laissent rien à désirer, et elles seront un cadeau de très-bon goût.

— On voit aussi, pour la même destination, beaucoup de corbeilles dont le dessus est un parterre de fleurs.

— Les objets en ivoire sculpté sont très à la mode: des corbeilles, des boîtes, de petits barils, et mille fantaisies de ce genre en ivoire, seront dignes de contenir les bonbons offerts à la plus élégante Parisienne.

— M<sup>me</sup> Burnier, marchande de modes, élève de M. Herbault, a l'honneur de prévenir les dames que ses magasins sont toujours rue de la Paix, n° 2, au lieu de la place Vendôme, où beaucoup d'entre elles se donnent la peine de les chercher.





*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N<sup>o</sup>. 2. près le passage de l'Opéra.  
 Robe de crêpe Oréopane. Corsage en velours. Chapeau de velours orné de  
 plumes. Des magasins de M<sup>me</sup> Mure.



## DES PORTRAITS EN MINIATURE.

Que n'a-t-on pas écrit sur la peinture ! je ne veux point parler ni de ces savans artistes qui ont défini la science, examiné ses règles et fixé ses lois, ni de ces métaphysiciens qui ont déterminé froidement les conditions du beau dans les arts, et épuisé toutes les subtilités de leur esprit pour nous faire voir comment une belle peinture nous plaisait ; mais que de fois l'imagination des amans, l'esprit des romanciers, la verve des poètes se sont exercés pour décrire toutes les jouissances attachées à la fidèle image de l'objet qui nous est cher : et en effet quel charme dans cet art admirable qui place près de nous un ami absent, nous console par l'aspect des traits que nous aimons, et reproduit sans cesse à nos yeux attendris un regard qui plaît, un sourire qui enchante, une physionomie où nous trouvons le bonheur et le plaisir !

Charles a voulu suivre nos armées en Morée : il a voulu explorer ces belles contrées de la Grèce dont les souvenirs animent l'ame et enflamment l'imagination. Il pensait avec orgueil qu'il allait fouler la terre illustrée par tant de gloire et de génie ; mais il laissait à Paris la jeune Nathalie, auprès de qui ses premières années se sont écoulées et qu'il aimerait comme une sœur, s'il ne sentait en lui un sentiment plus brûlant que celui de la fraternité. Les adieux ont été bien cruels : il avait vu les beaux yeux de Nathalie se remplir de larmes à l'annonce de son prochain départ ; il a voulu lui éviter les douleurs de la séparation, il est parti sans la voir. Mais elle a reçu d'une main fidèle une petite boîte qu'elle a ouverte avec inquiétude et qui lui a presque rendu le repos : vous la devinez. Cette boîte bienfaisante contient le portrait de Charles, avec son uniforme d'officier de cavalerie, et le seul mot *adieu*, qui était écrit sur un petit billet, lui a fait voir qu'il voulait qu'au moins elle possédât son image, comme il conservait la sienne gravée dans son cœur.

D'où vient la colère de Daiglemont ? pourquoi ce œil furieux, ce visage sinistre, les regards emportés qui s'arrêtent sur sa jeune épouse. Il a surpris entre ses mains un portrait dont elle n'a pu lui désigner le héros, et le pauvre mari tourmenté par une jalousie violente, se livre à mille inquiétudes et considère avec effroi tous les visages qui l'abondent, craignant à



chaque instant de rencontrer le rival en peinture qui trouble son sommeil et irrite son amour.

Une jeune femme à l'œil agaçant, à la tournure vive et légère, entre chez un de nos marchands à la mode. « Il me faut un » petit portefeuille simple, qui puisse enfermer un portrait, je » veux qu'on ne l'aperçoive point d'abord, et que sa découverte soit une surprise. » Le marchand, souriant avec malice, va chercher, dans une case éloignée, un petit souvenir plein de luxe et d'élégance, et le présente avec mystère. Mais où mettre un portrait ? rien ne peut le recevoir, et le conserver. Attendez, s'écrie le marchand ; il pousse un bouton, et tout-à-coup un secret s'échappant laisse entrevoir une double couverture où le portrait peut demeurer soustrait à tous les regards. Il triomphait de l'art qui dérobaient avec tant d'adresse les trésors du portefeuille. Mais quelle méprise ! la jolie acheteuse était une mère qui voulait tout innocemment donner à son mari le portrait de son fils, et qui désirait employer la surprise et non le mystère pour rendre son présent plus agréable. Le portefeuille fut réservé pour une occasion plus heureuse.

Le nombre des peintres en miniature annonce assez combien de personnes aiment à tromper les ennuis de l'absence, ou à prévenir le ravage du tems par la possession d'un portrait : l'exposition du Louvre nous donne aussi toujours des gages nombreux de ce goût si général. Parmi les artistes qui ont consacré leurs pinceaux aux miniatures, nous avons remarqué, pour la fidélité de la ressemblance, M. Lemaire-Degueronnière\* : nous nous plaçons à le citer ; nous n'en parlons point en artistes, mais d'après la vérité et l'expression que nous avons remarquées dans tous ses ouvrages : son mérite modeste pourra s'offenser de cette publicité, mais nous aimons à le nommer, moins pour lui, qui n'a point sollicité nos éloges, que pour toutes celles de nos lectrices qui pourraient souhaiter de se faire peindre, fût-ce pour être enfermées dans le portefeuille mystérieux du marchand dont nous venons de parler.

---

\* Rue Mauconseil, n° 12.



THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — Première représentation de *la Jeune Fille et la Veuve*, vaudeville en un acte. C'est en vain que nous chercherions à faire connaître l'idée morale qui a inspiré cette nouvelle composition, d'un auteur anonyme.

Au lieu de situations piquantes qui auraient pu naître de l'opposition des libertés sociales accordées à la veuve, et interdites à la jeune fille, au lieu d'une peinture de mœurs habilement saisie, nous n'avons rencontré qu'un tableau d'imagination, offensant pour les jeunes demoiselles; car les modèles, s'il en existe, sont heureusement trop rares, pour que l'on entreprenne de les stigmatiser en les exposant à la scène, et, dans ce cas encore, il faudrait, pour en retirer une leçon utile, que le succès ne fût pas la récompense de leurs perfides machinations. Cette opinion sera sans doute partagée par nos lecteurs, quand ils sauront que *la Jeune Fille* est une Agnès, non de celles que l'on représente habituellement,

De leurs quinze ou seize ans doucement tourmentées;

mais une jeune personne qui, sous le masque emprunté de l'innocence, cache une expérience précoce et une dissimulation profonde. C'est ainsi qu'on la voit successivement mettre en défaut l'active surveillance d'un domestique, berner un prétendu auquel elle donne un rendez-vous, se jouer d'un vieux soupirant qui croit à son innocence, et lui arracher, par un honteux subterfuge, une place pour un amant qu'elle reçoit en secret. Peut-être croit-on que cet amant favorisé a des qualités qui peuvent justifier la préférence dont il est l'objet, et qu'il a su se faire aimer; mais il n'est rien de cela: c'est un grossier personnage, un niais, dont la jeune innocente veut faire son mari, par suite d'un calcul qui lui fait espérer qu'elle sera constamment sa maîtresse.

Tandis que *la jeune fille* menait de front toutes ces intrigues, *la Veuve* combattait les secrets penchans de son cœur, et repoussait les hommages d'un jeune homme qu'elle regardait comme le futur époux de son amie.

D'après ce que nous venons de dire, on concevra sans peine que des signes d'improbation aient accueilli les der-



nières scènes de cet ouvrage; et, si quelque chose pouvait surprendre, ce serait plutôt la patience du public qui l'a laissé jouer jusqu'à la fin. Ce triste avantage est dû au talent de Lepeintre, et aux efforts réunis de M<sup>mes</sup> Clara et Thénard, qui ont fait tout ce qu'elles pouvaient pour pallier ce que leurs rôles avaient de faux et de ridicule.

Le théâtre du Vaudeville a besoin de prendre une revanche; nous désirons qu'elle soit complète, et qu'elle fasse promptement oublier *la Jeune Fille* et *le Sergent Mathieu*. Il faut aussi que l'administration fasse jouer plus souvent le meilleur comique de la troupe, Bernard-Léon, dont le jeu franc, spirituel et toujours gai, est presque à lui seul un garant de succès. On assure, au reste, que cet acteur se retire de la direction, et reste seulement attaché au théâtre, où il conserve les rôles de son emploi: tant mieux pour Bernard-Léon, qui, n'ayant plus de soucis administratifs, aura plus de franchise dans sa gaité; tant mieux aussi pour le public, qui verra plus souvent un acteur justement estimé.

THÉÂTRE DE LA GAÎTÉ. — *Desrues*, mélodrame en trois actes et à grand spectacle. Voilà encore une pièce à grands succès pour ce théâtre: si, dans le mélodrame nouveau, on peut reprendre de nombreuses invraisemblances, on les oublie bientôt pour n'être uniquement occupé que du puissant intérêt qui s'empare de tous les esprits et qui commence dès les premières scènes de l'ouvrage.

—ÉTRENNES DE SANTÉ. A cette époque du nouvel an et du besoin des déjeuners chauds, M. André LHOEST recommande au souvenir des dames les excellens CHOCOLATS de la Maison DUTHU, rue St.-Denis, n° 56.

Afin d'éviter aux consommateurs de confondre l'ancienne Maison DUTHU avec d'autres Magasins, M. A. LHOEST fait observer que le n° 56, indiqué ci-dessus, se trouve placé entre la rue des Lombards (même côté), et celle de la Heaumerie, et que lui seul est successeur immédiat de M. DUTHU, depuis l'année 1817.

— Les ÉTOFFES à dessins perses, pour gilets d'hommes, dont nous avons fait l'éloge dans notre dernier numéro, se trouvent chez YVER ET C<sup>ie</sup>, place de la Bourse, dont les magasins sont toujours la source la mieux fournie des objets le plus à la mode et du meilleur goût.

A ce Numéro est jointe la planche 607.

---

PARIS.—Imprimerie de DONDEV-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.